



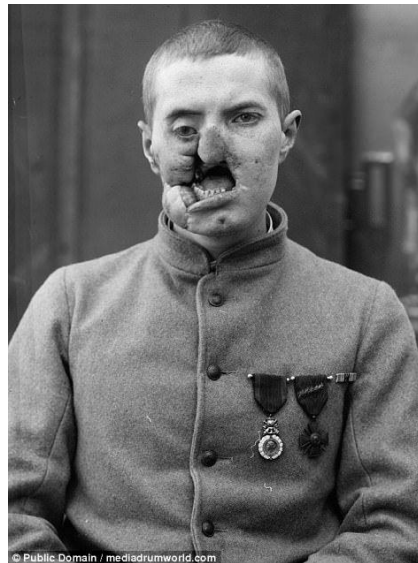
## 2) Mettre en scène l'horreur de la guerre. Corps en guerre : « Les gueules cassées » *La Chambre des Officiers*, Marc Dugain

1914. Tout sourit à Adrien, ingénieur officier. La guerre éclate et lors d'une reconnaissance sur les bords de la Meuse, un éclat d'obus le défigure. Le voilà devenue une « gueule cassée ». Adrien ne connaîtra pas les tranchées mais le Val-de-Grâce, dans une chambre réservée aux officiers. Une pièce sans miroir, où l'on ne se voit que dans le regard des autres. Adrien y restera cinq ans. Cinq ans pour penser à l'après, pour penser à Clémence qui l'a connu avec sa gueule d'ange...

« Un obus, certainement, lui a enlevé le menton. La mâchoire a cédé comme une digue sous l'effet d'un raz de marée. Sa pommette gauche est enfoncée et la cavité de son œil est comme un nid d'oiseau pillé. [...]

Dans cette grande salle sans glaces, chacun d'entre nous devient le miroir des autres. »

« La moitié de son menton a été emporté par un éclat d'obus qui lui a déchiré la carotide au passage. L'œil crevé, l'orbite défoncée, c'est un fer du cheval qui le suivait et qui l'a heurté en retombant tué par les balles de l'ennemi, alors que Penanster aurait dû se vider comme un lapin, si la boue n'était pas venue endiguer l'hémorragie de sa carotide ouverte. »



« Je suis réveillé quelques heures plus tard par une douleur si forte et si diffuse que je suis incapable d'en localiser l'origine précise. Mes pieds bougent. Les deux. Les mains aussi. Chacun de mes yeux perce la semi-obscureté. Je suis entier. Avec ma langue je fais le tour de ma bouche. En bas, elle vient s'appuyer sur les gencives de la mâchoire inférieure : les dents ont été pulvérisées. Les hauteurs, elles, s'annoncent comme un couloir sans fin ; ma langue ne rencontre pas d'obstacle et, lorsqu'elle vient toucher les sinus, je décide d'interrompre cette première visite.

C'est tout ce vide qui me fait souffrir.

De nouveau, je vois s'agiter au-dessus de moi deux mentons. Les deux hommes sont en blouse blanche. Nouvelle tentative pour parler, qui se solde par un gargouillis sourd comme la plainte d'un grand mammifère. [...]

- Voyons voir. Destruction maxillo-faciale. Notez, mon vieux ! Béance totale des parties situées du sommet du menton jusqu'à la moitié du nez, avec destruction totale du maxillaire supérieur et du palais, décloisonnant l'espace entre la bouche et les sinus. Destruction partielle de la langue. Apparition des organes de l'arrière-gorge qui ne sont plus protégés. Infection généralisée des tissus meurtris par apparition de pus. [...] Gardez-lui les sangles. Surtout s'il est conscient au moment de le nourrir, il risque de souffrir. »

« On fixe le poignet du blessé sur le sommet de son crâne avec une attelle métallique ou un plâtre, de façon que son biceps soit en contact avec son nez. Il suffit alors d'inciser la peau du biceps et de la faire adhérer au nez en attendant que la greffe prenne et que la peau revive d'elle-même. La position, biceps sur le nez, nuit et jour, dure des semaines, des mois, le temps que le petit bout de peau adhère sur le cartilage costal greffé dessous. »



« Pendant les premiers mois de guerre, la hiérarchie militaire encourageait les blessés maxillo-faciaux à rester casernés dans leurs hôpitaux, même lorsque leur état leur permettait de sortir. L'étalage de nos blessures risquait de compromettre le moral d'une nation engagée dans une guerre qu'on ne parvenait pas à conclure et qui exigeait un engagement croissant. »

« Je n'étais pas préparé à cette brutale promiscuité des transports parisiens, et mon premier réflexe fut de fuir les regards des gens dans lesquels je croyais lire un mélange de pitié, de compassions et de gêne. [...] Le regard de mes concitoyens me donnait à penser qu'ils n'étaient pas encore prêts à nous accepter. »

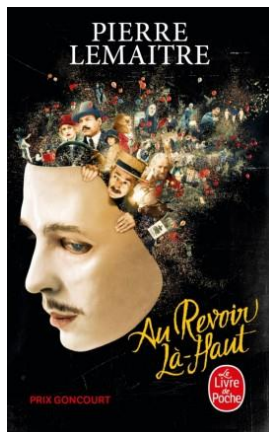
« Même les enfants avaient changé. Je me souviens d'un jour où une dizaine d'entre eux, assis dans un square, se sont mis à rire de moi en faisant mine de me lancer des pierres. Pendant toutes les années qui avaient suivi la guerre, nous avions suscité la pitié, la compassion, souvent la gêne – mais jamais la peur qui commande de se défendre de ceux qui dérangent. »

« Une boulangerie faisait le coin du boulevard. La devanture était vide ; la boulangère nous apparut de dos, nettoyant son présentoir. Weil pénétra le premier dans la boutique avec nous sur ses talons, collés à lui comme des wagons à une locomotive. La femme se retourna. Les yeux exorbités, elle lâcha son chiffon et une miche de pain noir qu'elle tenait de l'autre main. La miche roula pour s'immobiliser aux pieds de Weil. Sans lui laisser le temps de la ramasser, la boulangère se précipita pour reprendre son bien, comme on arrache son enfant des mains d'un étranger. La miche blottie dans ses bras, elle recula jusque derrière son comptoir. »

« N'y voyez surtout rien de personnel mais dans votre état, je ne peux plus vous employer comme ingénieur commercial. Vous comprenez la difficulté. Rien de personnel, Fournier, rien de personnel. [...] Pas comme ingénieur malheureusement, mais quelque chose de commode, sans trop de contacts extérieurs. »

- 1) De quelle manière l'auteur raconte-t-il les corps au recto de cette page ? Cela vous étonne-t-il ?
- 2) Quel effet sur le lecteur ces descriptions produisent-elles ?
- 3) Quelles sont les difficultés rencontrées par les soldats surnommés « les gueules cassées » dans l'ensemble des textes ?
- 4) Selon vous, pour quelles raisons l'auteur a-t-il souhaité raconter cette part de la guerre ?

« Quand donc tous ces gens cesseraient-ils de me regarder ? »



***Au revoir là-haut*, roman de Pierre Lemaître publié en 2013 et adapté au cinéma en 2017 par Albert Dupontel.**

Ils ont miraculeusement survécu au carnage de la Grande Guerre, aux horreurs des tranchées. Albert, un employé modeste qui a tout perdu, et Edouard, un artiste flamboyant devenu une « gueule cassée », comprennent vite pourtant que leur pays ne veut plus d'eux. Désarmés, condamnés à l'exclusion, mais refusant de céder au découragement et à l'amertume, les deux hommes que le destin a réunis imaginent alors une escroquerie d'une audace inouïe... Fresque d'une rare cruauté, remarquable par son architecture et sa puissance d'évocation, *Au revoir là-haut* est le grand roman de l'après-guerre de 14, de l'illusion de l'armistice, de l'État qui glorifie ses disparus et se débarrasse de vivants trop encombrants. Dans l'atmosphère crépusculaire des lendemains qui déchantent, peuplée de misérables pantins et de lâches reçus en héros, Pierre Lemaître compose avec talent la grande tragédie de cette génération perdue.



« Au revoir là-haut », film de Albert Dupontel, 2017

## 2) Mettre en scène l'horreur de la guerre. Corps en guerre : « Les gueules cassées » :

*Les joueurs de skat*, Otto Dix, 1920, Peinture à l'huile et collage sur toile, 117\*97cm, Galerie Nationale de Berlin



En 1914, après avoir fini ses études à l'école des Arts décoratifs de Dresde (Allemagne), Otto DIX (1891-1969) s'engage volontairement dans l'artillerie. A travers ses œuvres, il souhaite montrer toute l'horreur de la guerre. Il fait partie d'un courant pictural né au début du XXe siècle appelé l'« Expressionisme ». Les artistes de ce courant n'hésitent pas à choquer si besoin, il s'agit d'une peinture agressive qui prend position et critique la société. Les œuvres sont très sombres et pessimistes dans un monde qui, se remettant à peine de la première guerre mondiale, se prépare à une nouvelle tragédie : la guerre d'Espagne et à la Seconde Guerre Mondiale. En 1933, avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir, les œuvres d'Otto Dix sont qualifiées d'« art dégénéré » : l'artiste n'a plus le droit d'exposer et ses toiles sont retirées des musées allemands.

